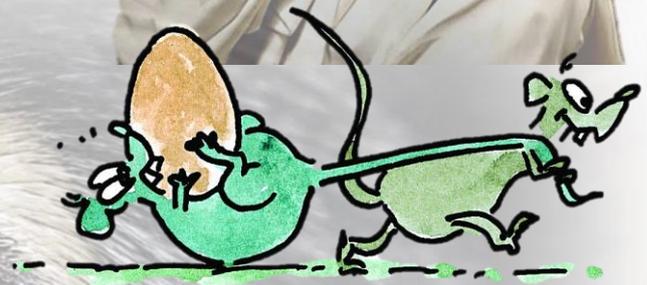




Jean de la Fontaine *Les deux rats, le renard et l'œuf*

*Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
 Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut : c'était maître Renard.
 Rencontre incommode et fâcheuse :
 Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner :
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingéneuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
 L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
 L'autre le traîna par la queue.
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit!*



Le propos est double :

- Déterminer les enjeux de la représentation animalière
- Explorer le bestiaire artistique (séance 2)



Le procès est triple :

- Dégager les enjeux philosophiques de la « question de l'animal »
- Isoler l'histoire du concept et les 2 modèles opposés : continuiste / métaphysique
- Explorer le support idéologique de la langue dans le champ sémantique de la bestialité

En conclusion, quelques entrées sur l'animalisme contemporain

L'animal : une définition ?



La signification du terme « animal » paraît simple mais le concept se révèle d'autant plus flottant qu'il ne désigne que du **vide** : il n'y a pas de référent dans la réalité à ce mot, **l'animal n'étant pas l'équivalent des animaux**, ce que **Jacques Derrida** signifiera par l'invention d'un concept malicieux de substitution, « **l'animot** ».

Cette invention sémantique montre la défaillance de « l'animal » qui ne peut rigoureusement se constituer comme une **catégorie** dans la mesure où il est impossible de **dégager une identité commune** à tous les vivants, dans leur diversité, appelés « les animaux ».

Le dictionnaire ne définit ainsi l'animal que par défaut, dans une acception négative, un « ce n'est pas » : une « *classe d'être vivants qui s'oppose au règne végétal* », à quoi s'ajoute, « *par ellipse, les animaux autres que l'homme* ».

- Aussi, fait-on entrer en vrac dans la « définition » **toutes les espèces animales**, indifféremment les animaux de la terre, de l'air et de la mer, mais aussi les **animaux imaginaires**, hybrides ou fantastiques.



Est animal ce qui n'est **ni végétal, ni homme**.

L'animal ne correspond à **aucune réalité sensible** (à la différence des animaux) et on peut rationnellement en déduire que le terme ne correspond à **aucune entité intelligible**.

L'animal est un fantôme errant qui divague dans notre imaginaire (Francis Wolff)

Quelle a pu, dès lors, être sa fonction dans l'histoire des idées et des représentations ?



L'animal : une fonction ?

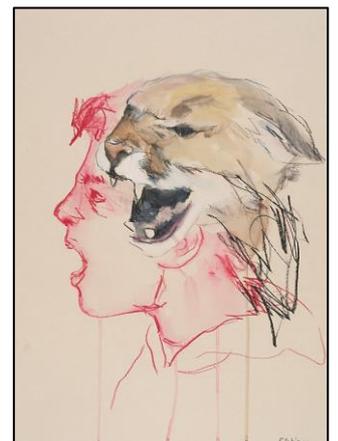


L'animal s'est constitué comme **le repoussoir** par lequel l'homme a cherché à isoler un « **je suis** » par comparaison et par opposition à un « je ne suis pas »,

- le terme est moins un désignateur qu'un **séparateur** (l'animal, c'est le dehors de l'homme, c'est l'autre) et un **législateur** par lequel l'homme a établi une hiérarchie des valeurs et s'est désigné comme ontologiquement (par essence) **supérieur aux animaux**.

- **La « question animale »** se conjugue donc toujours à **la question de l'homme** : le concept d'animal est une construction idéologique qui ne comprend que le **RAPPORT de l'homme et de l'animal**.

Son origine remonte à l'antiquité, la réflexion des Grecs sur le vivant ayant produit 2 modèles contradictoires.



Le concept antique d'animal : un double modèle paradoxal



Platon et Aristote vont établir une double tradition selon un **modèle continuiste** et un **modèle métaphysique**.

Le modèle continuiste, fondé sur l'observation de la nature, établit un **continuum entre les êtres**, une chaîne des êtres vivants au sein de laquelle l'homme et les animaux présentent des différences non qualitatives mais quantitatives des facultés.

Aristote considère ainsi que certains animaux sont dotés de **Phronésis** (intelligence pratique ou prudence).

Toutefois, les philosophes antiques ont concomitamment voulu rendre compte de ce qui leur apparaissait comme une **faculté singulière de l'homme** : le logos (la capacité raisonnante).

D'où, sur ce fondement, la construction d'un modèle métaphysique dans lequel **se distinguent 3 catégories** :

l'animal, l'homme et le dieu.

L'animal sera bien, dès lors, le repoussoir, la part « ignoble », la « bestialité » de l'homme qui, seul capable de

sortir du champ de sa propre nature, de ses propres déterminations, pourra **prétendre à l'être des dieux** avec lequel il partage le logos, en exerçant le choix éthique de pratiquer la vertu.

L'homme se pose ainsi comme **exception anthropologique** :

il s'agit, pour lui, de s'arracher des simples déterminations naturelles auxquelles sont assujettis les animaux - **se séparer de la nature** - pour accéder au privilège des dieux - **soumettre la nature**.



Si les idéologies **progressistes et critiques modernes** ont déchu les dieux de l'existence, les survivances profanes maintiennent **la raison** comme **faculté transcendante de l'homme** : cette idéologie s'incarne dans **la langue** qui continue d'enfermer, a contrario, les animaux dans l'espace négatif du symbolique.

L'animal : une sémantique, le champ de la bestialité



Cicéron (IIe siècle ap. J.C.) initie, dans l'espace culturel romain, l'**opposition en « humanitas »** (l'humanité) et **« bestia »**, la bête dont une collusion sémantique va bientôt l'associer à la bêtise.

L'humanité est, en effet, définie par le philosophe comme un synonyme **d'affabilité, de bienveillance, de bonté et de douceur**.



La bête « bestiale », en revanche, privée de logos et soumise aux passions les plus viles, se voit confirmée comme inférieure et légitimement soumise.

Les penseurs de l'antiquité, comme les moralistes ou les philosophes du 18^e qui hériteront de cette partition pour prolonger la réflexion sur la condition humaine, ne sont toutefois pas dupes : ils mesurent parfaitement qu'il y a de la férocité, de la monstruosité et de l'obscurité dans l'homme.

Mais elle sont maintenues au dehors, dans la figure de séparation que constitue l'animal.

Le vocable « bestialité » attestera progressivement des actes qui assimilent l'homme à la bête dans sa négativité la plus violente :

➤ d'abord synonyme de **stupidité**, il intégrera peu à peu la **dimension peccamineuse** pour signifier enfin la **perversion** que constitue le rapport sexuel avec un animal. L'animal devient le **bouc émissaire** et se voit accablé du comportement pervers de l'homme à son égard, glissant ainsi de **victime à coupable**.

C'est ce glissement que l'idéologie animaliste contemporaine tente de retourner.

L'animalisme contemporain



Il prend sa source dans la **culpabilité** des populations urbaines face aux **conditions d'élevage**, de transport et d'abattage des animaux, révèle sans aucun doute un **progress des préoccupations morales** mais signale également la **crise des valeurs humanistes**.

Le rapport classique de l'homme aux animaux s'est aujourd'hui déplacé au profit quasi exclusif de la faune constituée par les **animaux de compagnie**, dans une **dimension essentiellement affective** qui rend précaire l'exercice de la raison en faisant des animaux les **victimes** de l'homme confondu avec leur **bourreau**.

Le débat social tourne autour de la question du « **droit de l'animal** » sur le fondement que ce dernier, au même titre que l'homme, est **un être vivant sensible**.

Or, la pensée se réclamant d'une « **éthique animale** » justifiée par cette dimension sensible



1. présente plusieurs faiblesses conceptuelles :

- Si la cruauté envers les animaux est injustifiable, les degrés de sensibilité sont difficilement évaluables :

- la sensibilité des **moustiques-tigres** est-elle comparable à celle de mon **chien** ?

- si les animaux doivent avoir des droits au rang desquels **l'égalité** figure nécessairement, le principe se heurte à **l'inégalité intrinsèque de l'état de nature** :

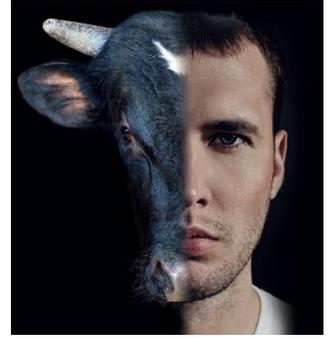
- proclamer les droits du **loup** compromet, cela va de soi, ceux de **l'agneau**...et vice versa.



2. s'institue d'une contradiction :

Elle déduit

- de la **proposition constative** (*l'homme est un animal comme les autres*)
- une **proposition normative** (on ne peut faire *aucune différence morale entre les hommes et les animaux* et nous devons donc traiter les animaux comme nous devrions traiter les hommes).

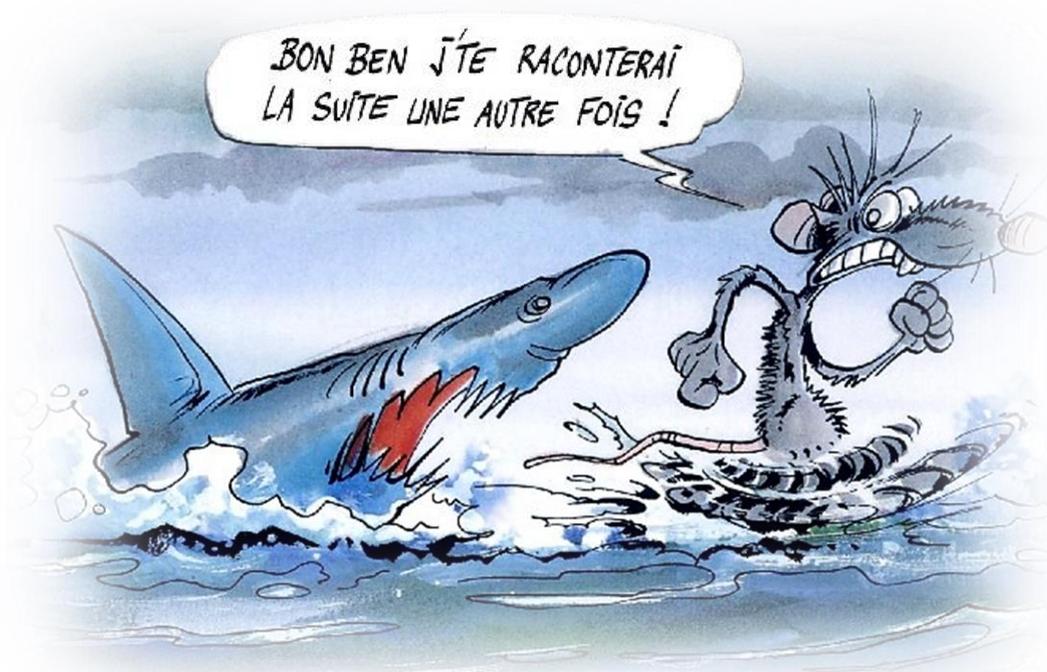


Or si *l'homme est un animal comme les autres*,

➤ cela implique nécessairement qu'en tant qu'**animal**, il peut **se comporter**, à l'instar des autres espèces animales les unes vis-à-vis des autres, **sans se soucier** du bien-être de leurs membres, de leurs souffrances, ou de leurs droits individuels.

3. peut s'avérer une menace pour les valeurs humanistes

- non seulement parce défendre les droits, indifféremment, de tous les animaux, peut **mettre en danger l'espèce humaine** (cf. macaques en Thaïlande)
- mais, précisément, parce que **minorer les différences** entre l'homme et les animaux **fait perdre à l'être humain sa spécificité** en tant qu'il peut endosser une **responsabilité** à l'égard de ces animaux et repenser plus favorablement, pour l'avenir, la relation millénaire qu'il entretient avec eux.



Suite : le bestiaire dans l'art le 14 novembre